

# Un roman court, qui pulse

La Gruérienne Mélanie Richoz signe un cinquième roman, *Le bus*. L'histoire de femmes à la recherche d'elles-mêmes.

**PUBLICATION.** Cerise n'a pas de vagin, ni d'utérus. Elle souffre du syndrome de Mayer-Rokitanski-Kuster-Hauser («beaucoup de mots pour du vide, non?»). Cerise est au centre du dernier roman de Mélanie Richoz, *Le bus*. Avec son désir de maternité à enterrer, sa relation avec ses deux sœurs, Jeanne et Léonie, avec sa mère, avec sa nièce Chloé. Des histoires d'amour, de sexe, de recherche de soi, des histoires de femmes, mais pas forcément un roman pour les femmes. «Ce serait lui donner une enveloppe. Moi je m'attache à lui donner un contenu», précise l'auteure bulloise.

Un contenu qu'elle a, comme à son habitude, tiré d'une histoire vraie, de ces «petites bombes du quotidien» qu'elle entend et sur lesquelles elle s'appuie pour mieux se sentir «légitime à écrire». L'une de ses amies souffre de ce syndrome rare, qui touche une femme sur 4000. Vrai aussi, ce que sa mère lui a dit alors: «Tu es jolie! Tu as de la chance, tu n'es pas rousse... et au moins ça ne se voit pas.» Petite bombe du quotidien.

## Peur d'éternuer

Même si Cerise, infertile, met sa vie entre parenthèses (elle devient notamment

chauffeure de bus «pour porter un uniforme qui la dispense de jouer un rôle relatif à des attentes sexuées»), *Le bus* n'est pas une ode à la maternité. Le rôle de mère y étant décrit comme plutôt compliqué et terrifiant. Les peurs commencent dès l'annonce d'une grossesse. Mélanie Richoz l'exprime magnifiquement à travers Léonie:

«Peur de l'inconnu. De maintenant. De demain. Une peur fiévreuse qui se propageait partout dans mon corps, partout dans ma tête. Peur de ne pas savoir, de ne pas être à la hauteur, de faire faux.

D'éternuer trop fort.

De nuire au bébé,  
de l'abîmer,  
de le perdre.  
Peur à en crever.»

Ses textes ont le sens du rythme. Ils pulsent, crus et délicats. Ça percute comme doit percuter un roman court. «J'aime le format court, confie Mélanie Richoz. Ce sont des livres qui t'échappent, qui ne te disent pas tout, qui te permettent du temps entre les lignes.» Un format qui peut malgré tout frustrer. Ne pas tout dire, c'est risquer d'effleurer des éléments peut-être essentiels. C'est risquer de laisser son lecteur les ignorer.

*Le bus* n'en demeure pas

moins une exquise lecture. L'auteure y démontre une nouvelle fois la pertinence de sa plume, comme son sens de la description («d'un retrait sec de la tête, elle avait refréné ce baiser brûlant entamé avec désinvolture. Bouche ouverte, mains dans le vide et boucles au vent, Charles avait écarquillé les paupières, pantois, avant de lui demander, plus maladroit qu'intéressé, de lui tirer une pipe.»). **PRISKA RAUBER**

**Mélanie Richoz, *Le bus*,  
Editions Slatkine,  
136 pages**

